

pes de notre art ⁽¹⁾. Vingt-deux siècles l'ont salué du titre de *Père de la Médecine*, en reconnaissance des services immenses qu'il a rendus à l'humanité.

§ III. — Bases de la Médecine.

La première base de toute science est l'observation des faits.

Ceux-ci se présentent naturellement ou sont provoqués. Ils peuvent être conservés par la tradition ou par l'histoire. Ils sont analysés, rapprochés, comparés, et donnent lieu à des déductions, des théories, des doctrines.

A. — Observation.

Si l'observation a été le premier fondement de la science médicale, elle est encore le principal instrument de ses progrès. Elle est le guide le plus sûr du praticien. Ses conseils doivent toujours être invoqués et suivis.

Observer, c'est diriger de concert les sens et l'intellect vers un objet, afin de le mieux connaître.

C'est une opération essentiellement mentale; c'est le plus haut degré de l'attention présidant à l'acquisition de sensations complexes.

Ces sensations ne sont pas des phénomènes passifs. Elles appellent la coopération du jugement. De là, la diversité de leurs résultats. Les objets sont vus diversement, selon que le jugement est droit ou enclin à l'erreur. Le plus souvent, on croit seulement observer, et l'on juge. C'est ce jugement anticipé et involontaire qui vicie les faits et leur enlève la couleur originale et pure dont il importe tant de les laisser revêtus.

Le fait considéré dans toute sa pureté, est ce qu'il y a de phénoménal, d'apparent, de susceptible d'être constaté. C'est le côté positif de toute chose.

⁽¹⁾ « Primus Hippocrates medendi præcepta clarissimè condidit. » Plinii, *Hist. nat.*, lib. XXVI, cap. II.

On a dit que rien n'est plus obstiné qu'un fait. Il résiste au temps, à la contradiction, aux intérêts divers qui l'exploitent et l'exaltent, ou qui le nient et le dénaturent.

Mais à un fait donné peut en succéder un autre très-différent ou même diamétralement opposé. L'un est-il vrai, l'autre faux? Non.

Un fait bien observé ne ment pas, mais on peut le faire mentir. On lui fait dire ce qu'il ne dit pas. Il est différent d'un autre, parce qu'il s'est produit dans des circonstances et sous des conditions plus ou moins diverses.

Toutefois, avant d'accepter un fait, avant de lui accorder le crédit nécessaire pour l'introduire légitimement dans la science, il faut qu'il ait été vu et recueilli avec un soin extrême.

Mais observer ainsi n'est pas chose simple et facile. Examinons d'abord quelles difficultés spéciales rendent l'observation médicale si délicate, et ensuite, au moyen de quelles précautions on parvient à triompher des obstacles qu'elle rencontre.

a. — Difficultés de l'Observation médicale. — L'acquisition des faits, en histoire naturelle, en chimie, en physique, est loin d'être aisée. Mais elle ne saurait égaler en difficulté l'observation des faits médicaux.

Ici, le sujet est extrêmement compliqué. Cette machine animée qu'on a sous les yeux est un petit monde, un *microcosme*. Des tissus très-variés, des organes nombreux, des fonctions diverses composent cet organisme, dans lequel on découvre des ressorts, des agents secrets, physiques ou moraux, d'une inconcevable puissance, et s'interposant sans cesse au milieu des phénomènes, toujours très-multipliés, qui se succèdent.

Si les organismes des différents individus se ressemblaient, les phénomènes recueillis sur l'un pourraient être exactement retrouvés sur un autre. Mais malgré leur assujettissement au type de l'espèce, ils offrent toujours une singulière diversité.

Cette diversité existe même, selon les temps, chez un indi-

vidu quelconque. Un homme n'est pas aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain.

Ainsi, le sujet sur lequel doit s'exercer l'observation médicale, par la complication de sa structure et par les changements perpétuels auxquels sa manière d'être l'expose, offre une constante difficulté.

Cette difficulté s'accroît de plusieurs circonstances qu'il serait trop long d'énumérer, mais qu'on conçoit aisément. Par exemple, il s'agit d'un enfant qui ne parle pas encore, ou qui crie et s'agite, ou d'un homme plongé dans l'assoupissement, ou d'un aliéné, ou d'un étranger dont on n'entend pas la langue, etc. Comment connaître le genre de souffrance, le siège du mal? comment s'enquérir des phénomènes antérieurs?

Souvent encore, le malade a quelque intérêt à tromper le médecin : c'est un indigent qui désire exciter la pitié, une femme qui veut cacher une faute, etc. Il faut donc être sans cesse sur ses gardes, afin d'éviter l'erreur.

6. — Conditions de l'Observation. — Pour triompher de tant d'obstacles, que de conditions sont nécessaires, et qu'il est rare de les rencontrer réunies.

Bordeu disait, avec sa verve ordinaire, aux médecins de son temps : « L'observateur n'est pas celui qui se contente de dire : *j'ai vu, j'ai fait, j'ai observé*; formules avilies par le grand nombre d'*aveugles de naissance* qui les emploient. Il faudrait que l'observateur pût prouver ce qu'il avance par des pièces justificatives, et qu'il démontrât qu'il a vu et su voir en tel temps; ce serait le seul moyen de convaincre les pyrrhoniens, qui n'ont que trop le droit de vous dire : *Où avez-vous vu? de quel droit croyez-vous avoir vu? qui vous a dit que vous avez vu?* » ⁽¹⁾

Sachons donc à quels titres l'observateur médical se trouvera au niveau de son importante et difficile mission.

1^o Il doit avoir une *notion préalable* des objets qu'il se pro-

⁽¹⁾ *Recherches sur le pouls par rapport aux crises*, t. II, p. 294.

pose d'examiner. Un élève ne peut remarquer avec fruit les divers symptômes, s'il n'est prévenu de leur existence, de la manière de les constater, s'il ne connaît aussi le mode normal de l'exercice des fonctions. Il ne pourra noter avantageusement les résultats de l'examen cadavérique, s'il est étranger aux détails anatomiques. Il confondra ce qui appartient à l'état morbide avec les effets des moyens qu'on emploie, s'il n'a pas des notions suffisantes de thérapeutique.

2^o *Il doit faire l'éducation de ses sens.* Pour réussir dans cette sorte d'apprentissage, il ne faut pas embrasser beaucoup d'objets; il faut commencer par les plus simples. Une maladie externe, une affection interne légère, de courte durée, devront être préférées à ces maladies graves, complexes, irrégulières, d'un diagnostic obscur, qui sont souvent, même pour l'observateur consommé, une sorte d'énigme à deviner. La vue, l'ouïe, le toucher, doivent surtout s'exercer avec un soin constant. L'odorat peut aussi fournir des notions utiles.

3^o Il ne faut oublier aucun moyen d'obtenir des idées exactes. Certains *instruments* suppléent avec plus ou moins de précision à l'insuffisance des sens. Ainsi, une montre à seconde, un thermomètre, des mesures d'étendue ou de pesanteur, le microscope, les réactifs chimiques, les stylets, les sondes, le speculum, le plessimètre, etc., rendent de très-grands services à l'observateur.

4^o Dans l'emploi des sens ou des instruments destinés à les seconder, il faut apporter une *attention soutenue, persévérante*. La vérité ne s'aperçoit presque jamais au premier coup d'œil, semblable, dit M. Jules Guerin ⁽¹⁾, à ces étoiles qu'il faut regarder longtemps avant de les découvrir. L'observateur doit être doué d'une grande patience; souvent il a besoin d'une extrême prudence. Par l'exercice, il s'assouplit, il acquiert de l'habileté et ce qu'on nomme le tact.

5^o Pour ne pas s'égarer dans ses recherches, il doit suivre

⁽¹⁾ *Essai sur l'Observation en médecine*; Thèses de Paris, 1826, n^o 147, p. 30.

une *méthode régulière*. De cette manière, il risque moins de faire des omissions, qu'il regretterait plus tard. Lorsqu'on observe un malade, on a tant de détails à recueillir, tant de phénomènes à constater, que si on n'est pas dirigé par un ordre tracé d'avance, on ne fera probablement qu'un examen imparfait.

On doit établir des divisions qui aident l'esprit dans la recherche entreprise. Cette analyse conduit à l'appréciation plus rigoureuse des faits simples. Elle les met à leur place; elle empêche de les confondre entre eux.

6° Une observation doit toujours être *aussi complète que possible*. Ainsi, on ne néglige ni circonstances antérieures, ni changements quotidiens, ni coïncidences notables, ni phases, ni détails, au premier aperçu, peu importants. Pendant la vie, on interroge toutes les fonctions; et si le malade meurt, on scrute avec soin tous ses organes. Ce dernier précepte, sur lequel insiste M. Louis ⁽¹⁾, n'est pas toujours suivi. On néglige souvent l'examen de la moelle épinière, celui des ganglions nerveux, des gros vaisseaux veineux, etc. On n'ouvre même pas toujours la cavité du crâne; cependant, il y aurait lieu de le faire. Il est vrai que quelquefois le temps manque.

Il est des observateurs qui circonscrivent leurs recherches. Celui-ci étudie les fluides, celui-là les solides; tel s'appesantit sur les phénomènes physiques, tel autre sur les caractères chimiques ou microscopiques. On n'obtient de la sorte que des faits insuffisants; or, des faits incomplets et insuffisants sont en général de peu d'importance.

7° *Les faits observés doivent être notés à l'instant même*. Il ne faut jamais les confier à la meilleure mémoire. Bientôt ils n'en sortiraient que confus ou tronqués, ou dénaturés. D'ailleurs, chaque phénomène a sa physionomie, dont la peinture doit se faire immédiatement et d'après nature.

Dans cette annotation des faits, il faut éviter les détails trop minutieux, les circonstances accessoires ou étrangères au sujet.

⁽¹⁾ *Mém. de la Soc. méd. d'observation*, t. I, p. 3.

Il est, dit Zimmermann, beaucoup de choses qu'un esprit borné voit et qu'un esprit supérieur ne voit pas ⁽¹⁾.

Toutefois, il vaut mieux tout noter d'abord, et élaguer ensuite ce qu'on aura jugé inutile.

8° La rédaction des notes prises exige autant de *précision* que de *clarté*, d'*exactitude* que de *correction*. La description d'un fait doit en présenter l'image la plus fidèle, la copie la plus rigoureuse. Le peintre ne doit point y ajouter du sien. Il ne doit pas mêler aux détails qu'il expose les jugements qu'ils lui suggèrent. Les déductions ne peuvent venir qu'après.

9° Soit dans l'examen des faits, soit dans leur exposition écrite, il faut toujours *demeurer dans le vrai, dans le positif*. L'observateur doit procéder sans idée préconçue, sans désir de voir tel ou tel résultat s'accomplir. Il doit demeurer devant les faits qui se déroulent sous ses yeux, comme s'il était à leur égard dans la plus complète indifférence.

10° Enfin, lorsque des faits observés peuvent surgir quelques aperçus nouveaux, la démonstration d'une vérité ou d'une erreur, il ne suffit pas que le narrateur ait la conscience de sa sincérité, il faut que nul ne puisse en douter. *Les faits, pour avoir une certaine valeur, doivent être authentiques*, c'est-à-dire être appuyés par des témoignages suffisants.

Il n'est pas surprenant, d'après cette réflexion, que les observations recueillies dans les hôpitaux, et surtout dans l'enseignement clinique, aient beaucoup plus de valeur que les faits tirés d'une pratique particulière.

Le caractère connu de l'observateur peut seul, dans ce dernier cas, donner aux résultats annoncés le degré de confiance qu'ils méritent.

B. — *Expérimentation.*

Je viens de montrer l'observateur témoin attentif, consciencieux, mais presque indifférent et comme involontaire des faits qu'il recueille. L'expérimentateur ne se borne pas à ce rôle

⁽¹⁾ *De l'Expérience en Médecine*, t. I, p. 155.

à peu près passif; il provoque la production des faits, il emploie des procédés propres à les mettre en saillie. L'observateur, dit Zimmermann, écoute la nature, l'expérimentateur l'interroge (1).

Il agit sous l'influence d'un désir, d'un plan, d'une idée préconçue. L'imagination est venue à son aide pour lui suggérer des moyens, des procédés nouveaux.

Il doit d'abord connaître la marche ordinaire des phénomènes tels qu'ils s'offrent naturellement. Il est donc nécessaire que l'observation précède l'expérimentation.

Celle-ci ne doit avoir pour objet que la provocation des faits les plus simples. Elle les isole de ceux qui sont complexes, pour mieux les apprécier.

Les difficultés de l'expérimentation médicale sont plus grandes encore que celles de l'observation. Il faut être en garde contre la mobilité, l'infinie variété des sujets soumis aux essais, et de plus contre l'intérêt, l'intention, les désirs de celui qui expérimente.

On ne doit jamais se hâter de conclure. A-t-on obtenu un résultat, qu'on l'obtienne un grand nombre de fois encore avant de le considérer comme décidément acquis.

C'est surtout pour arriver à la connaissance de certaines causes et de leur manière d'agir, que l'expérimentation est utile. La toxicologie, par exemple, lui doit ses progrès, ses développements, sa certitude.

Elle n'est pas moins nécessaire en thérapeutique.

Il ne faut pas croire que l'expérimentation se borne aux essais tentés sur les animaux. Il en est qui se font sur l'homme bien portant.

Mais les plus utiles sont ceux qui ont lieu chez les individus malades; ils peuvent se répéter à chaque instant. Arrive-t-on auprès d'un malade qu'on n'a jamais traité? les premiers moyens énergiques auxquels on a recours ne sont employés qu'avec réserve et comme pierre de touche.

(1) *Exp.*, t I, p. 37.

Se manifeste-t-il une maladie nouvelle, une épidémie? c'est encore en essayant, en sondant pour ainsi dire le terrain, qu'on se fraie la voie. Quand une maladie a résisté à beaucoup d'agents de la thérapeutique, et qu'on est contraint de suivre une autre marche, c'est par une prudente expérimentation qu'il faut encore procéder.

L'art médical est obligé de s'adresser aux inspirations du génie, lorsque les lumières de la science lui manquent.

C. — Tradition, histoire, érudition.

Au milieu des plus favorables conditions, un observateur, un expérimentateur, ne peut recueillir qu'un nombre limité de faits; une multitude lui échappent. Ils ont été vus cependant par des prédécesseurs ou des contemporains qui les ont confiés à l'histoire. La connaissance de cet ordre de faits constitue le domaine de l'érudition.

Hippocrate a donné le premier exemple et la première preuve de l'utilité de l'érudition. Après avoir colligé les observations inscrites dans les temples et les traditions conservées dans sa famille, il put, en les comparant à ses propres remarques, tirer des inductions et fonder une doctrine.

L'exemple du Père de la Médecine doit être encore suivi : « Moins que jamais, dit éloquemment M. Littré, il est permis à la Médecine d'oublier son passé, de s'enfermer exclusivement dans le domaine de l'observation contemporaine; de sacrifier au présent les expériences qui ont été faites, les enseignements qui ont été donnés, les pensées générales qui ont été disséminées dans les œuvres des génies éminents; de laisser dans l'obscurité tant de faits pathologiques qui, produits une fois, ne doivent plus peut-être se reproduire; de négliger tant de points de vue que le cours des choses toujours divers a présentés; enfin de renoncer à l'intelligence de la loi qui a présidé au développement intérieur d'une science aussi ancienne et aussi vaste (1). »

(1) *Oeuvres complètes d'Hippocrate*, traduction nouvelle de M. Littré, t. I, p. 4.